

santes, comme un poisson de l'Océan, l'épouvantable objet de leur préoccupation.

La Morgue se recrute sur le rivage. Dans leur cours les eaux sont détournées par les caps, les golfes, les îles de la Seine qui, obligée, dans toute la profondeur de sa masse, de suivre les accidents qu'elle rencontre, dépose, à des endroits à peu près invariables, les corps qu'elle a roulés. Il y a toute l'année des gens qui font profession d'attendre.

Un tarif d'humanité avait accordé autrefois à ces dévoués de profession, quarante francs pour un homme près de se noyer, et vingt pour un noyé. Mais bientôt il fallut renverser ce système d'encouragement afin de mettre un terme à l'industrie de gens associés pour se noyer et se sauver en vertu d'un contrat tacite d'assurance mutuelle, aux dépens des véritables noyés dont les corps n'étaient payés que moitié prix. A peine cette estimation plus légale fut-elle établie que beaucoup de philanthropes nageurs imaginèrent de donner à la victime disparue sous les eaux tout le loisir nécessaire de leur valoir le double de la récompense allouée, c'est-à-dire, le temps de se noyer; quelquefois on prétend même qu'ils ont aidé à l'accomplissement de la prime. Aujourd'hui tout est rentré dans l'ancien ordre de choses; un mort est payé vingt francs, un

presque vivant quarante; seulement, pour ne pas tomber dans le primitif abus, celui des noyades mutuelles, l'homme qu'on sauve une seconde fois ne vaut aucune récompense à son sauveur. Avis à ceux qui en sont à leur premier risque.

Vous avez aperçu quelquefois en longeant les quais, en promenant votre insouciance sur les bords de la Seine, bien au-dessous du niveau du sol, là où s'exercent tant d'industries rivaines à peine présumées, vous avez aperçu un toit goudronné, bouillonnant au soleil, sur ce toit un tuyau de cheminée, toujours neuf, entrelacé de lierres; vous avez vu au pied de cette habitation qui tient du navire et de la cabane du pêcheur, un petit jardin avec son fossé et sa haie, ses allées et ses contre-allées, grand de dix pieds; vous vous êtes plu à respirer ce mélange d'odeur marine et de fleurs et d'eau, mais vous n'avez jamais su peut-être que c'était là le bureau de secours pour les noyés, la succursale de la Morgue. Poésie encore perdue! Là on prend un noyé, on lui applique des ventouses, on l'allonge sur un lit incliné; tous les secours lui sont donnés. A cet établissement de première utilité dans un pays où le gouvernement a la sage prudence, la sollicitude paternelle de faire placer des grilles aux fenêtres des

maisons de jeu, sont affectés un médecin et un pharmacien. On les trouve ordinairement de midi à trois heures, le dimanche excepté.

Je ne sais trop si ce fut une maladresse, mais je dis à M. Perrin qu'il devait s'ennuyer beaucoup pendant les longues soirées d'hiver.

— Non, me répondit-il avec bonhomie, mes enfants chantent, toutes travaillent; François et moi nous jouons aux dames ou au piquet. Le malheur! c'est que nous sommes souvent dérangés. On frappe, et il faut descendre; préparer une pierre, déshabiller le nouveau venu, l'enregistrer. Tout cela coupe la partie; on oublie de marquer les points.

— C'est donc ainsi que vous passez vos soirées?

— Mais, oui! Toutefois cependant quand François ne doit pas aller à Vaugirard le matin à quatre heures. Alors il doit se coucher de bonne heure.

Vous ne savez peut-être pas que notre cimetière est à Vaugirard: nous y avons gardé par privilège, car ce cimetière ne va plus depuis long-temps, la faculté d'avoir une fosse à nous particulière.

— J'entends: c'est un fief de la Morgue.

— Vous avez dû voir un chariot là-bas, contre la porte d'entrée, dans lequel des enfants

s'amusaient à se cacher: c'est notre corbillard.

— Et riches ou pauvres, est-ce que tout doit passer par votre corbillard? Si, par exemple, un suicidé est reconnu, les parents ou les amis ne peuvent-ils le réclamer, l'emmenner chez eux, lui rendre les honneurs funèbres à domicile?

— Non: la Morgue ne rend plus ceux qui y sont déposés. Elle permet seulement les cérémonies funèbres, aussi somptueuses qu'on les veut, mais elles doivent commencer ici. La tête du cortège peut être à Notre-Dame pourvu que le bout parte d'ici. L'archevêque de Paris peut l'honorer d'une place, mais celle de François est marquée: la première!

— Et les prêtres de Notre-Dame ne sont-ils jamais de difficultés pour bénir vos morts?

— Jamais, monsieur!

— Cependant les suicidés?

— Il n'y a pas de suicidés pour Notre-Dame. On s'est noyé par accident, on s'est tué en déchargeant une arme à feu, en tombant d'un échafaudage. C'est moi qui produis l'excuse; la conscience du prêtre l'accepte. Cela suffit.

Ainsi, pensai-je, Notre-Dame qui voyait jadis brûler sur sa grande place les sorciers, les alchimistes et les bohémiens, n'a plus même des paroles de haine pour le cadavre du suicidé, autrefois étendu sur la claie et dévoré par les

corbeaux. Elle ne s'informe même pas quel culte a brillé sur le front de celui qui frappe des pieds à ses portes. Le prêtre lui dit avec douceur : *La paix soit avec vous!*

Nous descendîmes, et François vint nous ouvrir la première chambre, celle des habits. Habits de toutes formes, de toutes dimensions; hideusement accouplés; une guêtre attachée par une épingle à une manche; un schall tombant sur un collet: habits de bourgeois, vestes d'ouvriers, blouses de charretiers, sarraux de brasseurs, robes de femme, toutes ces choses, pâles, déteintes, déformées, se heurtent en voltigeant à l'air qui entre par les croisées. Et c'est un bruit qui n'est pas sans terreur, un aspect qui n'est pas sans effroi, celui de ces objets qui n'ont ni corps ni âme, et qui remuent là comme s'ils avaient de la vie, et qui ont des formes sans avoir de la chair. On voit même des tabliers qui ont dû appartenir à de pauvres ouvriers, surpris par l'idée de la mort, à la fin d'une mauvaise journée. Le pli du repos, indiqué par la pointe du tablier relevé jusqu'à la coulisse, le démontre assez.

François, qui suivait mes regards pour savoir quelle impression produisait sur moi ce tableau, poussa un profond soupir.

— Est-ce que cela vous émeut? lui dis-je. Ne

seriez-vous pas content de votre sort? votre condition vous répugne-t-elle? Seriez-vous malheureux?

— Pas précisément. Mais, voyez-vous, monsieur, autrefois les dépouilles des *inconnus* nous revenaient après six mois d'exposition; nous les vendions. *On parle de nous enlever les habits!*

Je rassurai François sur les intentions du gouvernement, et le persuadai qu'on ne parlait pas dans le monde de leur enlever les habits.

La seconde salle, celle qui touche à la chambre d'exposition, est consacrée à la dissection des exposés dont la police suspecte le genre de mort. Elle a pour tous meubles, une table en marbre, où l'on découpe, et une étagère où sont placées quelques bouteilles de chlore, désinfectant incisif, mais trop rapide et trop volatil pour suffire à une opération entière. Il est lassant à employer; il s'évapore, et le méphitisme revient. Cette salle se superpose point par point au salon de M. Perrin; la table de dissection répond au piano de mademoiselle. Il y a un piano à la Morgue.

Dans cette salle que je traversai avec assez de rapidité à cause d'un *connu* qui gisait sur le carreau, je vis la petite fille étouffée la nuit passée dans la diligence; la petite fille était jolie, le *connu* était horrible, défiguré, et je ne sais

qu'un regard qui ait pu le reconnaître : celui de sa mère !

Ainsi faite la mort est horrible. Ce dut être le premier cadavre qui fit le premier athée.

Reste le caveau où l'on expose ; il est étroit, mal aéré ; entre la place pour deux morts je ne sais si c'est un vivant qui a mesuré l'espace ; mais à coup sûr c'est un fossoyeur. Dix ou douze pierres noires et inclinées reçoivent les suicidés, qui y sont étendus dans une nudité à peu près complète ; rarement les places sont toutes occupées ; à moins pourtant d'une révolution. Alors le Panthéon et la Morgue se recrutent ; la fétide humanité ne marche pas différemment ; encore deux jours de plus d'immortalité et de gloire en juillet, et la peste était à Paris.

Il est vrai, me dit M. Perrin, que nous travaillâmes beaucoup pendant les trois journées ; aussi fûmes-nous autorisés à nous adjoindre deux aides. C'étaient des morts partout ; à l'entrée, dehors, dedans, sur la rivière.....

— Et vos demoiselles?.....

— Ces jours-là elles ne sortirent pas de leur appartement ; elles ne regardèrent ni dans la rue, ni sur la rivière ; d'ailleurs, vous vous trompez étrangement si vous croyez que ce spectacle les effraie. Élevées ici, la nuit elles passent sans lumière devant le vitrage, lorsque le corridor

est fermé, sans s'émouvoir. Mon dieu ! on se fait à tout.

Je crus entendre les jeunes enfants de M. Perrin, tellement familiers à cette idée de morts, tellement habitués à ce spectacle domestique de leur existence, demander naïvement aux étrangers, qu'ils visitent, ainsi qu'on demande sans indiscrétion où est placé un jardin, un cabinet d'étude, une cuisine, « Ici, où tenez-vous vos « morts? »

C'était tout ce que je pouvais recueillir de faits sur un établissement aussi simple, d'une nudité aussi désolante ; j'ouvrais la porte vitrée pour sortir et respirer l'air des vivants, lorsque la foule me rejeta encore à l'intérieur ; elle suivait une civière qui laissait une longue trace d'eau sur son passage. On rejeta la couverture qui cachait le corps, et au relief des muscles du visage, au racornissement des doigts, à la torsion des lèvres, il était aisé de reconnaître que la personne venait d'expirer sur-le-champ. D'une de ses mains qu'elle tenait énergiquement fermées, le gardien détacha un linge de couleur rayée, et comme un morceau de dentelle. — Parbleu ! dit-il, examinons cette figure ! mais c'est elle :

— Qui, elle ?

— La nourrice de ce matin, la Normande ?

Bon ! nous l'enterrerons avec le petit cadavre.

Et M. Perrin mit ses lunettes, ouvrit son registre, et écrivit en superbe coulée :

Inconnue !

LÉON GOZLAN.



UNE
MAISON DU MARAIS.



Dans toutes les maisons de second et de troisième ordre, la personne la plus influente est sans contredit la portière. Elle a sa cour, ses affections, ses antipathies. Elle tient sous sa domination immédiate les étages supérieurs, donne de son propre mouvement les congés aux gens qui n'ont pas le bonheur de lui plaire, et dont les opinions politiques ne peuvent sympathiser avec les siennes. Puis viennent après elle les commères.

La région la plus élevée d'une maison du